

cées poussent très bien dans les plaines, et presque sans culture, à la fin de l'inondation ; il en est de même des patates.

Tous les arbres fruitiers du Cambodge viennent également bien sur le territoire de Battambang ; on rencontre, en outre, un certain nombre d'espèces originaires du Siam et de la partie septentrionale de l'Indo-Chine.

Le café vient admirablement sur les rives du Song Kê, et certains pieds, plantés il y a une quinzaine d'années peut-être, donnent régulièrement une abondante récolte de graines très belles et très parfumées ; il serait à désirer que cette culture fût pratiquée en grand.

Le poivrier fait absolument défaut ; il est probable, cependant, que sa culture donnerait un beau produit, car le bétel, autre pipéracée, vient très beau et très rapidement ; mais cette dernière plante elle-même est négligée et ne suffit pas à la consommation ; il est importé de Phnômpenh beaucoup de feuilles de bétel.

Le tabac est cultivé sur tous les points du pays, et les indigènes apportent tous leurs soins à sa culture comme à sa préparation ; on utilise particulièrement, pour sa plantation, les berges en pente chargées de limon et laissées à sec sur le bord des rivières après le retrait des eaux. Le tabac de Kompong Kol est très renommé ; toutefois, comme tous les tabacs indigènes du Cambodge et de la Cochinchine, il brûle assez difficilement, à cause sans doute de son excès de nicotine ou de la proportion infime de potasse qu'il contient.

L'indigo est récolté un peu dans toute la province, mais principalement sur le stu'ng Song Kê, au village de la douane. Le producteur le manipule lui-même le plus souvent, et obtient un produit assez médiocre dû aux procédés primitifs employés pour la préparation de la pâte, qui contient beaucoup d'impuretés. Les terrains inondés pendant une partie de l'année et formant la ceinture du lac sont éminemment propres à sa culture. Les indigènes ne font que deux coupes, puis abandonnent la plante ; souvent, du reste, l'inondation hâtive ne permettrait pas de faire la troisième coupe des tiges.

Le riz sauvage pousse en abondance dans certaines parties du Grand-Lac, principalement aux environs des îlots de Véal Phok, et au nord, à l'embouchure du stu'ng Song Kê, sur la barre près du village de Mâht Pir. Quand arrive l'inondation, la plante monte avec autant de rapidité que les eaux et se maintient à la surface. Quand le riz est mur, la récolte se fait d'une manière bien simple ; les indi-

gènes glissent avec des bateaux découverts au milieu des touffes de riz, inclinent les épis sur la barque et frappent la plante à coups de gaulle : les grains tombent dans le sampan... ou quelquefois au fond de l'eau, assurant ainsi la semence pour l'année suivante.

Des étendues immenses de terrain pourraient être gagnés à la culture, mais les bras font défaut, moins encore peut-être que l'activité et la bonne volonté des apathiques Cambodgiens.

Il existe, à proximité des cours d'eau, de vastes plaines incultes, d'interminables clairières qui pourraient aussi être utilisées pour l'élevage en grand des chevaux et des bœufs du pays, mais aucun propriétaire ne songe à prendre l'initiative de cette industrie qui trouverait, cependant, des débouchés assurés en Cochinchine aussi bien qu'au Siam, et procurerait des bénéfices très sérieux et presque immédiats sans nécessiter une avance de fonds bien forte.

Saigon, le 5 avril 1885.

BRIEN.

(Excursions et reconnaissances de la Cochinchine, nos 24 et 25.)

(A suivre.)

A P E R C U

SUR LA

PROVINCE DE BATTAMBANG

(SIAM)

(Suite et fin ¹.)

IV.

COMMERCE.

Exportation. — Au premier rang des produits exportés, il faut classer, sans conteste, le riz et le paddy. Quand la saison a été favorable et la récolte bonne, il est expédié, de Battambang à Saigon et Cholon, des quantités énormes de riz. Le transport se fait par jonques de charge ou par les vapeurs de la compagnie des Messageries fluviales de Cochinchine ; on doit évaluer le stock exporté en 1884 par ces deux voies, à un minimum de 150,000 piculs. La baisse des eaux n'a même pas permis de descendre tout le riz décortiqué, et il en reste encore en réserve un sérieux approvisionnement. Il est, comparativement, peu expédié de paddy : cela semble tenir au prix plus élevé du riz décortiqué, au fret supérieur exigé pour le transport du paddy, et enfin au nombre suffisant de bras employés

¹ Voir la *Revue maritime et coloniale* du mois de janvier 1887, p. 5.

au décortiquage par les négociants chargeurs. Les prix des riz varient beaucoup selon les années et suivent, généralement, les fluctuations des marchés de Saigon et Cholon ; il y a lieu de remarquer, toutefois, qu'une grande partie de la récolte est achetée d'avance par les négociants chinois au moyen du système de prêts sur récoltes. Les Chinois de Battambang ont donc, en somme, le commerce du riz en entier entre leurs mains et sont un peu les maîtres de fixer les prix, de manière à se voir rarement exposés à faire de mauvaises spéculations.

Après le riz vient se ranger immédiatement le poisson salé du Grand-Lac. Il est assez difficile de donner un chiffre à peu près exact des quantités de poisson salé exportées de la province de Battambang ; d'après le prix du fermage de la douane pour cette industrie on peut toutefois l'évaluer à 10 ou 12,000 piculs pour les années ordinaires. Ici encore, les prix varient suivant le chiffre de la demande, l'abondance ou la rareté de la marchandise, et enfin selon l'espèce et la qualité du poisson.

Depuis trois ou quatre ans, l'huile de poisson fait l'objet d'un commerce sérieux, et ce trafic est destiné à prendre chaque année plus d'importance. La saison de 1885 ne sera cependant pas très lucrative : le petit poisson est rare, et les fabricants d'huile s'en plaignent beaucoup. En 1883, il a été vendu plus de 3,000 piculs d'huile : cette quantité sera certainement atteinte et dépassée dans l'avenir grâce à la réglementation qui vient d'être établie pour assurer la liberté de fabrication de ce produit.

Le cardamome est une denrée d'un prix élevé ; il est expédié principalement en Chine où l'on en fait usage comme médicament. Indépendamment des 50 piculs qui sont expédiés chaque année au roi de Siam, on peut évaluer à une centaine de piculs peut-être l'exportation du cardamome de première qualité (krevanh), et à peu près au même chiffre l'exportation du cardamome sauvage (kreko). L'écorce de cardamome est également utilisée, mais ne fait pas l'objet d'un trafic important. Le prix du cardamome de première qualité est rarement inférieur à 80 piastres le picul à Battambang.

Les peaux de buffle, de bœuf, de cerf, de tigre, de panthère, de rhinocéros, de pangolin, de serpents (espèces nombreuses), de martin-pêcheur, etc., sont exportées en assez grande quantité. Il en est de même des cornes molles de cerf, des bois de cerf et d'élan, des

cornes de buffle, de bœuf et de bison, des carapaces de tortue, des os d'éléphant et de buffle, des queues de paon, des vessies de poisson, etc. — Les cornes de rhinocéros et l'ivoire sont plus rares.

Il faut encore citer la viande séchée de buffle sauvage, la cire d'abeille, la cire végétale, les saphirs de Payrinh et les nattes en rotin du village de Snong, appelées généralement nattes de Battambang.

Il sort relativement peu de bois de la province, soit en grume, soit équarri, soit débité en madriers ou en planches. La plus grande partie des barques construites à Tu'k Thio reste également dans la province.

Il est conduit à Pursat quelques chevaux que les indigènes vont troquer contre les bœufs coureurs; par ailleurs, le commerce des bestiaux est absolument nul: le pays suffit à sa consommation, ni plus, ni moins.

Importation. — Les produits importés dans la province de Battambang sont beaucoup plus variés que les articles d'exportation.

On doit citer d'abord le sel, dont il est consommé des quantités énormes pour les salaisons du Grand-Lac.

Les cotonnades blanches et de couleur viennent presque toutes de Bombay, notamment les pièces de cotonnades imprimées appelées langoutis dans l'Inde, et sâmpot à Siam et au Cambodge. Il en a été expédié aussi de Suisse, d'Angleterre, d'Allemagne, mais aucun de ces pays n'a pu soutenir la concurrence, soit à cause des prix trop élevés, soit en raison de la qualité de la marchandise, ou plus souvent à cause de la trop grande légèreté des tissus. En ce moment il se vend beaucoup de langoutis fabriqués en Hollande et qui paraissent réunir les conditions de force, de durée, de dessins, de couleurs, de dimensions qui sont préférées par les indigènes. Ce dernier article est importé par une maison allemande de Saïgon qui a un représentant à Battambang, c'est par centaines de mille qu'il faut compter les langoutis divers qui disparaissent chaque année.

Les soieries viennent presque exclusivement de Chine: tissus unis, sâmpots brochés, et surtout l'écharpe qui fait partie de l'habillement des femmes. On a essayé de faire pénétrer nos soieries d'Europe à bon marché, mais comme elles contenaient presque toujours une proportion plus ou moins grande de coton, elles perdaient vite leur

fraîcheur et leur brillant à la suite de lavages répétés : les indigènes ne s'y trompent plus et sont revenus aux produits de la Chine, qui arrivent à Battambang tantôt par Bangkok par la voie de terre, et plus souvent par Saigon et Phnôm Penh. Les sâmpots de soie tissés à Bangkok même sont très appréciés pour les cérémonies ; c'est un article cher et ordinairement de bonne qualité. Les sâmpots dits de Chantaboun sont des tissus de coton plus résistants que tous les autres.

Les soies en écheveau, les soies écruées sont également importées de Chine, et, pour une plus faible partie, de Cochinchine, du Cambodge et de la province siamoise de Phnôm Srôk.

Les couvertures de laine, les articles de mercerie sont de fabrication européenne ; les couvertures en bourre de coton viennent de l'Inde.

Il entre à Battambang des paillettes blanches de Chine, du Cambodge et de Cochinchine ; de grands approvisionnements de ficelle d'ortie de Chine pour la fabrication des filets, de l'ail en pots, de l'huile de coco venant de Cochinchine ; de l'huile de bois, de la résine et des torches venant de la province d'Angkor. Le pétrole a pénétré partout et il en est brûlé des quantités très considérables ; les touques vides sont utilisées pour l'exportation de l'huile de poisson.

L'opium était acheté autrefois à Phnôm Penh, mais depuis que la régie du Cambodge a fixé le prix de vente à 800 piastres la caisse, le fermier de l'opium préfère, malgré les difficultés du transport, s'approvisionner à Bangkok où il le trouve à meilleur compte.

Les allumettes, le papier chinois, le sucre de canne, le sucre cristallisé de Chine, le sucre de palmier du Cambodge, les médicaments, le vermicelle de Chine, les baguettes odoriférantes, diverses espèces de tabac chinois, le tabac du Cambodge, les malles chinoises et annamites, les chaussures diverses, les bols, les porcelaines, les jarres de Chine et de Cochinchine, les plateaux et les coupes de cuivre uni et ouvré, l'orfèvrerie de Chine, etc., sont autant de produits qui tiennent une place à noter dans la consommation du pays.

Les alcools à bon marché de fabrication européenne, l'absinthe, les liqueurs de qualité inférieure, mais renfermées dans des bouteilles de formes bizarres et revêtues de belles étiquettes, sont assez recherchées des Cambodgiens.

La sellerie, la quincaillerie, la verrerie, l'horlogerie, l'armurerie viennent d'Europe, et particulièrement d'Angleterre, d'Allemagne, de France et de Suisse. Il est importé très peu de comestibles européens.

Piraterie. — Le commerce d'importation est entièrement libre dans la province de Battambang, et il n'est frappé aucun droit sur les articles importés, mais le trafic est entravé par les pirates chinois et annamites qui infestent le Grand-Lac en toute saison, et principalement aux basses eaux. Ils sont très redoutés des négociants, qui ne s'aventurent que le moins possible à entreprendre le voyage de Phnôm Penh. Une jonque venant de Phnôm Penh au commencement de 1884, et portant la poste, n'a pas été attaquée moins de dix-sept fois dans le trajet du Tonlé Sap ; elle était heureusement bien armée et a pu faire prendre la fuite à ses agresseurs après en avoir tué et blessé un certain nombre.

Les grosses jonques de charge n'osent guère faire le voyage même aux hautes eaux, surtout depuis que le contrôle des armes est assuré régulièrement à l'arrivée à Phnôm Penh par l'administration des contributions indirectes. C'est l'une des causes, paraît-il, qui auraient contribué à la diminution du tonnage de la batellerie pendant la dernière saison ; la majeure partie des riz et des paddys, en effet, a été expédiée par les vapeurs des Messageries de Cochinchine.

Il n'y a pas que le Grand-Lac qui ait à souffrir des vols et des attaques à main armée : les environs de Mongkolborey et de Tenot sont des centres de brigandage. En 1884, le chef de la province a dû se rendre lui-même dans ces parages pour réprimer la piraterie : des villages entiers fuyaient devant les bandes armées qui mettaient tout à feu et à sang sur leur passage. Il paraîtrait que certains mandarins des provinces frontières n'étaient pas étrangers à ces actes qui leur rapportaient naturellement de fort beaux bénéfices. Il ne serait pas téméraire de penser que la plupart de ces bandes dispersées l'année dernière sont allées se reformer ailleurs, et que l'on aurait retrouvé beaucoup de ces malfaiteurs parmi les rebelles du Cambodge.

Maisons de commerce. — Le marché de Battambang, situé au centre de l'agglomération, est assez important ; on y remarque sur-

tout les objets de consommation courante des indigènes. Un grand nombre de petits boutiquiers chinois, annamites et cambodgiens tiennent des échoppes où l'on voit accumulées les marchandises les plus disparates. Quelques Indiens vendent surtout les étoffes de l'Inde, la mercerie, la bijouterie de pacotille, mais le grand commerce est entièrement entre les mains de vingt-cinq à trente maisons chinoises ; on ne compte qu'une maison de commerce européenne.

Les Chinois construisent beaucoup depuis quelque temps, et les environs du marché commencent à se garnir d'habitations en briques à compartiments, de tous points pareilles à celles que l'on voit à Saïgon.

Des maisons européennes pourraient-elles s'installer à Battambang et soutenir avec avantage la concurrence asiatique ? — Le problème est intéressant certes, mais il ne serait pas prudent de le résoudre à la légère.

Les négociants chinois établis à Battambang sont pour la plupart nés dans le pays ; ils en connaissent la langue et les ressources diverses ; ils connaissent les mœurs des indigènes, les débiteurs solvables et ceux sur lesquels on ne peut compter ; ils trouvent facilement des travailleurs ; ils possèdent tous un nombre plus ou moins grand d'esclaves pour dettes qui sont employés à tous les ouvrages, suivant les saisons ; ils savent se contenter au besoin de très faibles bénéfices, et une mauvaise année ne les met pas dans l'embarras ; ils ont peu de frais et savent vivre de peu, etc...

Une maison française, au contraire, s'établirait en pays inconnu, aurait nécessairement besoin au début de compradors chinois sur l'honnêteté desquels elle serait forcée de compter... elle aurait à supporter des frais d'établissement, puis des frais généraux assez considérables, trouverait fatalement comme premiers clients les mauvais payeurs rebutés partout ailleurs, et comme premiers emprunteurs sur récoltes les travailleurs que les Chinois connaissent par expérience et ne veulent plus employer ; la main-d'œuvre serait difficile à trouver, sauf parmi les Annamites, car le Cambodgien ne se loue pas plus à la journée qu'au mois ; être le salarié régulier de quelqu'un est une honte ; on peut être esclave pour dettes, mais jamais domestique à gages... Il ne faudrait pas trop compter non plus sur l'attrait d'articles inconnus ou sur l'importation de marchandises d'un prix un peu élevé. Battambang n'est plus un pays